

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination continue.



Qu'en pensez-vous ?

Tous les ans, on le sait, vers les fêtes pascales,
Les cloches pour trois jours volent delà les
mers,
Et pour les remplacer crécelles et cymbales
Fatiguent les échos de leurs vilains concerts.

C'est là le seul congé que sous la loi de grâce
Se permettent jamais les cloches, n'est-ce pas ?
Et quand Pâques se lève elles sont à leur place,
Réjouissant les airs de leurs alléluias.

Or en notre pays, pour causes inconnues,
Des cloches qui sonnaient jour et nuit, et très
fort,
De leur voyage encor ne sont pas revenues,
Et l'on est inquiet quelque peu sur leur sort.

Dans quel pays lointain sont-elles donc allées,
Ces cloches jusqu'ici fidèles au devoir ?
Qu'est-ce qui les retient si longtemps exilées ?
Voilà ce que partout on voudrait bien savoir.

Pour moi qui ne suis pas un homme politique,
Et puis sur ce sujet m'exprimer sans façon,
Je gage qu'elles sont dans le sud de l'Afrique,
Et qu'elles ont sonné leur dernier carillon.

DERFLA.

Fête de M. le Supérieur

C'est mercredi soir, le 25 du courant, qu'aura lieu la soirée, déjà annoncée par la presse chicoutimienne, qui paraît fort bien renseignée sur le sujet et promet un succès mirobolant à nos jeunes acteurs. Aussi ils l'auront bien gagné, car ils l'ont exercé, "Le Moulin du Chat qui fume", on peut le dire. Et puis, des décors nouveaux, des costumes superbes, de la musique de choix pour compléter le tout ; en somme une belle soirée que l'on goûtera.

Seulement, il y a une ombre au tableau ; hélas ! les meilleurs traditions s'en vont ainsi. Les rideaux, que le petit Z était si fier de tirer jadis, vont disparaître pour faire place à un rideau peint à l'huile qui, dit-on, se lève tout seul. Voilà donc le poste glorieux de "tireur de rideaux," convoité à si juste titre par tous les petits Z, de génération en génération, — aboli à jamais. *Sic transit, etc.*

MGR LOUIS RICHARD

Nous apprenons avec plaisir que M. le chanoine Louis Richard, du Séminaire des Trois Rivières, vient d'être élevé à la dignité de Prototaire Apostolique. Tous ceux qui connaissent le vertueux prélat diront avec nous que cet honneur ne pouvait tomber sur plus dignes épaules. Nous prions Mgr Richard, que nous avons l'honneur de compter au nombre de nos fidèles abonnés, d'agréer nos humbles mais vives félicitations, avec nos souhaits de bonheur et de longue vie.

A travers nos échanges

La *Revue littéraire* de l'Université d'Ottawa, en citant une observation de l'OISEAU-MOUCHE, dit qu'il "chante juste et parle bien"... Excellente note que notre volatile désire toujours mériter. Nos n'osons dire que la *Revue* est une très belle publication, et qui se perfectionne de numéro en numéro, on nous accuserait d'avoir formé une société d'admiration mutuelle.

Tout de même nous le dirons quelque jour, et nous ajouterons que les élèves qui s'y abonneront ne perdront pas leur argent.

La *Gerbe*, une gracieuse revue publiée à Valenciennes en France, reproduit l'article de l'OISEAU-MOUCHE signé Abner et intitulé *l'Académie française*.

Merci au confrère qui donne crédit à qui de droit, et ouvre, par cet article, une série de reproductions qu'il compte extraire de ses "échanges".

Gentils-nos cousins de France.

La *Semeur*, l'un des organes de l'Association catholique de la Jeunesse Française, publié à Aulun, en France, vient d'entrer bravement dans sa deuxième année. C'est un

vaillant semeur et qui fait de bonne besogne; un semeur qui ne se contente pas de jeter du grain en terre, mais qui trie sa semence, la défend contre les oiseaux voraces et la vermine, la cultive, l'arrose et extirpe sans merci les mauvaises herbes qui se montrent dans son champ. Aussi, sa première année de labeur lui rapporte-t-elle une belle moisson de succès dans le bien.

Avec cela, ce qui n'est pas une mince affaire, il a tenu son bilan financier dans un parfait équilibre.

Nous lui demanderons quelque jour là-dessus son secret, surtout s'il arrive à trouver le moyen de faire payer les abonnés retardataires. Notre zélé Gérant mettrait en œuvre sans retard une invention aussi merveilleuse.

Longue vie à l'infatigable *Semeur* !

REMERCIÉ

Luigi, de la *Petite Presse*, vient d'y être "remercié de ses services," à propos d'un article intitulé la "La St-Patrice". Certes, loin de nous réjouir, nous sympathisons avec la *Petite Presse* dans ses ennuis, et la félicitons du courage et de la droiture dont elle fait preuve en désavouant sans réserve l'article incriminé. On nous permettra peut-être toutefois de remarquer que notre correspondant *Ornis* n'a pas eu tout à fait tort de relever l'incartade de *Luigi* au sujet des Assomptionnistes.

Quant à *Luigi* lui-même, ses intentions peuvent être bonnes, mais il devra admettre bravement qu'il faut plus que des bonnes intentions pour être rédacteur de journal. Sans rancune.

L.

Au Séminaire de Ste-Thérèse

Mardi, le 24 du courant, on célébrera la fête du digne et actif Supérieur de cette remarquable institution. Nous nous unissons de cœur et d'intention à toutes les belles choses que l'on dira et exécutera en cette circonstance, et souhaitons plein succès à nos amis.

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les États-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr 50 cent.

Pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction, s'adresser à

THS DUPERRÉ,

Gérant de l'OISEAU-MOUCHE,
Séminaire de Chicoutimi,
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de la DÉFENSE, à Chicoutimi.

Chicoutimi, 21 Avril 1900.

VIVE LE PRINTEMPS

Le voici, rapide, l'aile ouverte, porté sur la brise d'avril, le gai printemps qui réveille partout, sur son passage, la vie endormie. L'hiver s'en allait à regret, et une épaisse couche de neige tenait obstinément la terre enveloppée de froidure et de mort. Le soleil, un grand soleil vainqueur, monte là-haut tous les matins depuis quelques jours, et, de son regard brûlant, perce et dissout les glaces du linceul hivernal. La terre reparaît à travers, ça et là, et forme comme des taches où le tendre bourgeon se hâte de poindre ; et les oiseaux, assurés de la victoire prompt du printemps sur l'hiver, ont déjà commencé leurs joyeuses chansons, sur les arbres encore frileux et paralysés par la glace qui entoure leurs racines. Vive le printemps !

Le Saguenay lui-même, le fleuve sombre, s'égaye quelque peu et semble joyeux de voir son épais manteau glacial s'en aller en lambeaux. La "mare" que, l'hiver, on n'apercevait pas, s'est agrandie peu à peu, a monté des battures, doublé le cap St-Martin, atteint le chemin de "traverse d'hiver," l'a coupé et la voilà maintenant rendue à la Rivière du-Moulin. Aux Terres-Rompues, l'eau paraît aussi à travers les larges trouées que font les courants. Dans quelques jours ce sera la grande débacle, puis le Saguenay commencera son été.

Autrefois, c'était là l'événement joyeux de l'année. Emprisonnés depuis six mois par l'hiver, derrière leurs montagnes, les Chicouti-

miens soupiraient après la liberté et la reprise de leurs relations avec le monde... civilisé. La débacle était le signal de la délivrance. On en épiait l'instant, on pariait sur son moment précis, et quand ce moment désiré arrivait, la population, assemblée sur la berge, saluait la glace, poussait des cris à son adresse, la huait au passage, comme elle aurait fait envers un ennemi honteusement vaincu.

Aujourd'hui, on regarde avec indifférence le même spectacle. Personne à peu près ne s'en occupe. Le chemin de fer a brisé nos entraves, et, l'hiver comme l'été, nous sommes maintenant en communication—trois fois la semaine du moins—avec le reste du genre humain.

Il ne nous reste plus qu'à désirer une autre débacle—la débacle des millions qui permette à la Cie du chemin de fer de nous donner un train par jour.

Ce sera une nouvelle délivrance et elle devra être saluée comme la débacle d'antan. LIVIUS.

Une deuxième lettre d'Orni

" O Dolce Napoli ! "

Au moment où j'écris, moment beaucoup plus rapproché de minuit que de midi, j'entends un flûtiste qui d'un balcon voisin égrène à tous les vents de suaves mélodies.

Il y a quelques jours, à peine le paquebot sur lequel nous arrivions eut-il jeté l'ancre dans cette merveilleuse baie de Naples, qu'il fut entouré d'une troupe d'embarcations légères. Dans ces barques qui dansaient au gré du flot, sans doute il y avait les courriers de divers hôtels ; sans doute il y avait des curieux et des curieuses en quête de nouveauté ; mais l'un de ces canots portait des joueurs de guitares et de mandolines, qui déjà nous donnaient un joli concert de bienvenue. Et dans le petit vapeur qui nous conduisit au quai, une chanteuse napolitaine et des instrumentistes napolitains nous firent encore une sérénade d'agréable musique.—Vous entendez bien que rien de cela ne finit sans qu'on ait passé la sébile ; mais c'est tout de même, chaque fois, un beau quart d'heure pour un sou.

Nous traversons Portici, en route pour le Vésuve. Voilà des musiciens qui se mettent à escorter le carrosse à trois chevaux que nous devons à la munificence de la Cie Thos Cook & Son. Plus loin, c'est une gentille enfant de cinq ou six ans, qui court à côté de la voiture en chantant sa petite chanson.

Le soir, à l'hôtel, c'est une troupe de mariniers musiciens, qui, deux heures durant, nous récréée par ses danses originales, ses chœurs et ses morceaux de musique.

" O Dolce Napoli ! "

* * *

La Naples des cochers et des camelots est beaucoup moins intéressante. Pour peu que vous n'avez pas toujours les yeux modestement baissés et que vous vous permettiez de regarder à droite et à gauche, il est sûr qu'un cocher vous arrivera de quelque part et, malgré vos négations pressées, vous réitérera ses offres de service tout en vous accompagnant avec sa voiture. Ou bien, quelqu'un vous pressera d'acheter le bouquet de fleurs, la paire de lunettes, la canne ou les oranges qu'il vous montre. Tout le monde vous suit avec persistance, malgré les refus énergiquement accentués qu'il reçoit ; quand on vous quitte enfin, c'est pour donner la place à d'autres, qui recommencent la chanson. Tant pis, si vous en devenez fou !

* * *

Le climat de Naples, en cette fin de mars, est terrible pour un Canadien. Pour moi, je grelotte constamment et consciencieusement depuis que je suis en Europe. Où est-il donc, ce Gulf Stream qui, disait-on, tempère délicieusement le climat du vieux continent ? Et l'on appelle cela des pays chauds ?—Tout de même, il y a aux orangers des oranges, aux citronniers des citrons ; et les amandiers sont fleuris ; et les papillons de nuit voltigent autour de la fenêtre illuminée. Puis, quand il fait soleil, c'est pour tout de bon, et il n'y a pas de "durs à cuire" qui y tiennent. Mais il ne fait pas toujours soleil ; et alors on grelotte, comme je fais. On dit, il est vrai, que cette température est absolument exceptionnel-

le, à cette saison ; je veux bien le croire ; mais cela ne console qu'à moitié les gens qui ont froid.

Jusqu'au Vésuve qui oublie de lancer des flammes, de ce temps-ci, et a peine à s'empêcher de geler lui-même de fond en comble. Quand nous en descendîmes, l'autre jour, nos habits étaient couverts de givre, ce qui veut dire que nous n'y avons pas rôti.

* * *

Une autre chose qui n'est guère amusante à Naples, quand on est fumeur, c'est l'arrêt au bureau de la douane. Je connais un Canadien qui en a fait l'expérience, il y a quatre jours. Ce brave homme, en réponse à l'officier qui lui demandait s'il avait quelque chose à déclarer, lui dit bonnement qu'il n'avait dans sa valise que vingt-cinq cigares et 476 de livre de tabac. Il se figurait qu'on allait répliquer : " Très bien, monsieur. Passez. " Au lieu de cette solution toute simple, l'affaire prit aussitôt une allure effroyable. Il fallut extraire du colis ces objets compromettants, les porter au bureau de perception des droits, où le fonctionnaire les dénombra, les pesa, et se livra à des calculs menaçants. A la fin, il y eut à payer \$1.50 pour des cigares qui coûtaient 50 cts, et \$1.00 pour une valeur d'environ 12 cts de tabac " Brown Shag. "—Ce Canadien-là dit qu'on ne l'y prendra plus de sitôt, et j'approuve beaucoup la résolution qu'il a prise.

* * *

Malgré tous ces désagréments et d'autres encore, Naples est une ville qu'on aime dès qu'on la voit. La population est d'humeur si gaie ; ses voies publiques sont si animées ; ses monuments sont si nombreux et si beaux ; mais surtout cette baie qu'elle entoure à moitié est si merveilleusement belle ! j'ai vu, hier, son grand parc rempli d'une foule en joie, qui circulait à travers les plates-bandes fleuries, écoutant les accords d'une musique militaire de premier ordre ; un chaud soleil tempérant la brise fraîche et parfumée de senteurs marines qui venait des eaux bleues de la baie ; et je trouvais qu'il faisait bon vivre ici.

Au milieu de cette foule, il y avait des groupes de jeunes collégiens, revêtus d'uniformes variés

et vraiment fort gentils. De ces petits Italiens, ma pensée longuement s'est reportée sur les non moins gentils écoliers du Canada, qui là-bas font hardiment chaque jour, leurs dix heures de langues mortes ou vivantes.

* * *

C'est bien peu que quatre jours pour visiter Naples et ses environs. Il y faudrait rester des semaines, sinon des mois.

Le musée de Naples, tout rempli d'antiquités égyptiennes, pompéiennes, etc. ; cet incomparable Aquarium où l'on voit de si près les formes les plus étranges de la faune marine ; les ruines de Pompéi, de l'intérêt le plus intense pour celui qui ne connaît encore les anciens Romains que par leurs écrits ; l'ascension du Vésuve ; l'excursion à l'île de Caprée : voilà, entre autres sujets d'études, de puissants motifs de s'attarder à Naples.

J'arrive justement de cette délicieuse excursion à Caprée, et je voudrais avoir le temps et l'espace nécessaires pour raconter l'émotionnante visite de la grotte bleue. La mer était mauvaise aujourd'hui, et rendait bien difficile le passage d'un canot à travers l'étroite entrée de la grotte. Je n'ai pas voulu toutefois manquer l'occasion de voir cette merveille de la nature. Mais je puis dire que jamais je ne me suis cru si près de l'éternité qu'au moment où notre barque s'engageait dans le terrible couloir. Je ne dis rien du bain froid que la vague en furie est venu nous apporter sur le fond même du carot où nous étions couchés. Voilà une méthode hygiénique dont je ne garde pas bon souvenir ! Au reste, d'autres touristes ont été encore plus maltraités que nous. Il faut avoir bonne confiance dans l'habileté des mariniers qui conduisent les embarcations, pour oser affronter de pareilles situations.

* * *

Vedere Napoli e poi muori.
Lorsque toutefois l'on survit, il ne reste plus qu'à s'en aller. C'est ce que nous ferons demain matin, en prenant le train de Rome. Disons : *Vedere Roma e poi vivere*, surtout en cette année sainte du Jubilé.

Naples, 26 mars 1900.

Héroïsme vrai

On vante la bravoure des armées qui combattent dans le Sud-Africain. Certes on a raison. Le soldat, qui donne sa vie pour l'honneur de son drapeau ou la défense de son pays, est un héros. Que ses compatriotes célèbrent sa gloire, et le nomment avec orgueil ; que sa patrie lui élève des statues et transmette son noble exemple aux générations futures ; c'est juste.

Il est pourtant un héroïsme plus touchant et plus grand, parce qu'il requiert un dévouement plus complet et plus sublime : c'est l'héroïsme de la Sœur de charité. Pas plus que le soldat elle ne craint la mort ; celui là tombe en ôtant la vie à ses semblables, celle-ci succombe en guérissant les blessures et en sauvant la vie à ceux que la mort menace.

La Sœur relève le soldat tombé sur le champ de bataille ; elle relève aussi bien souvent son âme immortelle tombée dans le péché. Elle est plus grande que le héros.

Il y a sept ans, celui qui écrit ces lignes assistait au départ pour l'Afrique d'un contingent bien différent de ceux qui sont partis dernièrement pour la guerre anglo-transvaalienne. Pas de foule, pas de parade, pas de fanfares bruyantes, pas d'acclamations ; quelques parents et amis seulement, émus et silencieux, accompagnant deux religieuses de l'Hôpital-Général de Québec, jeunes encore, qui prenaient le steamer pour Liverpool, et de là devaient se rendre dans le sud de l'Afrique.

L'une d'elles, la plus jeune—à peine vingt-quatre ans—au moment où arrivait une lettre de Mgr Jolivet demandant des religieuses, avait entendu, de Dieu même, dans une de ses ferventes communions, l'invitation pressante de se vouer aux missions lointaines. Ses supérieurs avaient compris que sa vocation était surnaturelle, et lui avait ouvert les portes de son cloître. Et elle partait, avec une de ses compagnes, qui elle aussi s'était spontanément offerte. Celle-ci était plus âgée de quelques années.

Toutes deux supportaient avec un égal courage les déchirements des adieux éternels au pays, aux amis, aux parents ; car elles portaient pour ne plus jamais revenir.

Le vénérable père de la plus jeune était venu assister au départ de son enfant. Je le vois encore, le blanc vieillard, les yeux pleins de larmes, suffoqué par les sanglots, qui, au moment où le vaisseau allait démarrer, ne pouvant plus maîtriser sa douleur, suppliait du rivage sa fille bien-aimée de descendre du navire pendant qu'il en était encore temps. Mais la religieuse, debout sur le pont, le visage baigné de larmes mais l'âme forte, leva les yeux en haut : " Adieu ! au revoir au ciel, cher père, ayez courage ! " Et le vaisseau s'éloigna emportant les deux sublimes voyageuses.

Il faudrait bien des pages pour raconter les privations, les souffrances et les peines de toutes sortes qu'elles ont

ORNIS.

rencontrées sur le sol africain, pendant sept longues années.

Une de leur plus pénibles épreuves a été sans doute leur séparation. Lorsque la guerre éclata, l'une, la plus jeune, Sœur Ste-Antoine de Padoue, était Supérieure du couvent d'Estcourt; l'autre, Sœur Marguerite-Marie, est encore Assistante au sanatorium de Be-rea.

Dès les premiers engagements entre les troupes coloniales et les Boers, l'automne dernier, le couvent d'Estcourt fut transformé en hôpital, et depuis lors, jour et nuit, la petite Supérieure fut sur pied pour donner aux soldats blessés ou atteints de la fièvre entérique les soins dont ils avaient besoin.

Pendant cinq mois, malade, épuisée, elle est restée à l'œuvre, sans trêve ni relâche, presque sans nourriture ni sommeil, se sentant mourir tous les jours, mais toujours à son poste, donnant tous les jours volontairement un peu de son reste de vie, pour guérir les malades et les blessés qui remplissaient continuellement le couvent-hôpital.

Enfin, elle tomba à bout de forces, et, trois semaines seulement après avoir pris place au rang des malades, elle rendait à Dieu son âme pure, sa grande âme de martyr.

Voilà de l'héroïsme vrai, sublime. Nulle glorification humaine ne saurait le récompenser dignement. C'est peut-être avec raison que le monde ne s'émeut guère de pareils dévouements. Pourrait-il seulement les comprendre ?

Mais, vous, jeunes gens, dont l'âme est plus libre dans ses sentiments, inclinez-vous devant cette sublime victime de la charité. Chapeau bas ! saluez cette sainte héroïne canadienne-française, tombée sur ce sol africain que la plus triste des guerres va couvrir d'ossements humains !

LIVIOUS.

Une lettre d'Afrique (I)

Estcourt, 5 janvier 1900.

Ma toujours chère Mère Ste-Marie,

Je ne puis vous écrire longuement, je veux au moins vous donner signe de vie, et vous assurer que nous sommes maintenant sans crainte au sujet des Boers. Ils sont pourtant tout près d'ici et nous entendons parfaitement les canonnades et les fusillades quand il y a bataille. Il y a un grand combat ces jours-ci : les anglais veulent délivrer Ladysmith qui est assiégée depuis le 3 novembre. Il paraît que les provisions sont presque épuisées ; déjà on a diminué de moitié la ration des animaux. Pas de nouvelles de nos pauvres Mères ; nous savons seulement qu'elles ont été forcées de quitter leur couvent et qu'elles demeurent dans l'ancien camp à quatre milles de leur demeure. Nous avons appris par les journaux que les Boers ont bombardé le couvent. Un obus est

tombé dans le réfectoire, un autre dans l'église ; ils ont fait des dommages considérables ; le gouvernement s'est engagé à payer toutes les pertes que nos Mères subiront. Qu'il me tarde de recevoir de leurs nouvelles !

Nous sommes mieux partagées sous ce rapport ; mais tous nos appartements, sauf l'infirmerie, ont été transformés en hôpital. Nos grandes salles de classes ainsi que notre chœur et la communauté ne suffisant pas, on a dressé 15 tentes sur l'esplanade, en face de la maison, de sorte que nous pouvons recevoir 150 malades. Nous avons eu ce nombre depuis le 15 décembre. Vous pouvez juger de notre travail du jour et de la nuit. C'est vous dire que Monseigneur Jolivet nous a donné la dispense de nos observances. Nous sommes entourées de soldats, nous nous croirions à la caserne.

Au haut et au bas des collines, on ne voit autre chose que des camps ; il y avait 12,000 hommes ces jours derniers, et 10,000 sont arrivés hier ; il en arrive tous les jours. Le général en chef ne veut pas tenter un autre combat avant d'avoir 50,000 hommes sous les armes. Dès que les blessés sont mieux ils partent pour Maritzburg, et de là retournent à la guerre. Trente d'entre eux nous ont quittés avant hier, et ceux qui restaient des moins bien portants sont partis hier et aujourd'hui ; ils ont été forcés de quitter pour laisser la place à d'autres.

Vous ne sauriez croire combien c'est triste de voir arriver ces malheureux après un pénible combat ; ils sont tout couverts de poussière et de sang. Notre premier devoir envers eux, avant même qu'on les retire de dessus leur brancard, est de leur donner une tasse de bouillon ou "beaf tea," puis les infirmiers les mettent dans des lits propres que nous tenons prêts. Ensuite on procède à la toilette quand ils n'ont pas besoin d'être opérés sur le champ. Nous avons toujours quatre docteurs demeurant chez nous, outre les chirurgiens des différents régiments. Les officiers et les soldats sont très polis et remplis d'égarde pour chacune de nous. Toutes mes Sœurs ont été malades les unes après les autres. Grâce à Dieu qui m'a soutenue et aussi merci à vos bonnes prières sans doute, je puis secouer la fatigue, je dirai même que je me porte très bien. Plus de douleur nulle part, n'est-ce pas un peu merveilleux ? Je vous envoie quelque photographies de Johannesburg ; c'est une des villes les plus importantes du Transvaal qui appartient aux Boers et que les Anglais veulent avoir....

... Nous attendons des blessés ces jours-ci ; tout le monde considère comme un fait extraordinaire qu'Estcourt n'ait pas été bombardé ; nous aurions dû l'être, car les Boers avaient dressé leurs batteries sur le haut de toutes les collines ; nous les voyions très bien. Toutes les femmes et tous les enfants étaient partis, nous devions être bombardés à 9 hrs du matin. La veille au soir, un orage terrible éclate et la foudre tombe au milieu du camp des Boers et en tue plusieurs. Les enne-

mis épouvantés se retirent, et nous voilà en paix. A la semaine prochaine plus de détails ; pour n'être pas en retard, je vais commencer dès ce soir.

Mon affection la plus sincère à toutes mes chères Mères et Sœurs et à vous en particulier.

Votre aimante enfant,

S. S.-ANTOINE DE PADOUE.

BIBLIOGRAPHIE

PIERRE BÉDARD ET SON TEMPS ; JEAN-FRANÇOIS DE LA ROCQUE, *seigneur de Roberval*, par N.-E. Dionne.—En vente chez Hope et fils, Ottawa.—Ce sont deux plaquettes, l'une de 44 pages, l'autre de 8 pages, publiées par la *Société royale du Canada*. On y trouve les qualités ordinaires de M. le docteur Dionne : érudition exacte et sûre, style sobre, patriotisme ardent et éclairé.

La brochure de *Pierre Bédard* est d'une étendue assez considérable et offre beaucoup d'intérêt. Avec la biographie de ce grand patriote, l'auteur trace un vif tableau de l'époque agitée où il vécut : époque de luttes constitutionnelles, de revendications passionnées et de persécution inique. Bédard en fut l'âme, par sa parole éloquent, par sa plume (au *Canadien* qu'il fonda), et par une activité incessante. Très loyal, malgré son patriotisme, il n'en fut pas moins emprisonné à l'instigation de Craig, son ennemi personnel. Ses articles du *Canadien* en étaient le prétexte. Et, ce qu'il y a de caractéristique, il ne voulut jamais sortir de prison qu'on n'eût reconnu son droit : comme on refusait de le juger, il n'obéit qu'à la force.

Il mourut juge aux Trois-Rivières. Il eut un fils juge, un autre député du Saguenay, et qui mourut à Paris durant son mandat.

Jean-François de la Rocque fut un seigneur opulent, qui mena la vie à grandes guides. M. Dionne explique les origines de sa famille, résume, en peu de mots, ses deux expéditions au Canada et nous le montre mourant ruiné, peut-être même assassiné.

ABNER.

MESSIEURS LES MARCHANDS SECRÉTAIRES DE MUNICIPALITÉS

— ET —

INSTITUTEURS

TROUVERONT A NOS MAGASINS.

L'assortiment le plus complet de Livres d'Écoles, Livres blancs pour municipalités, Cartes géographiques et Fournitures d'Écoles et de bureau en général.

Machine à écrire "EMPIRE" vendue \$60.00

LIBRAIRIE GUAY-GOUBOUT
CHICOUTIMI

COTE, BOIVIN & CIE IMPORTATEURS

ÉPICERIE

PROVISIONS

FERRONNERIES

En gros

N. B.—Nous faisons une spécialité de matériaux de constructions de toutes sortes.

CHICOUTIMI

(1) Nous croyons intéresser nos lecteurs en publiant cette lettre écrite par la Sœur St-Antoine de Padoue qui vient de mourir et dont nous parlons plus haut.